

Art Nouveau nancéien A la découverte du fonds de conservation en bijouterie du Musée de l'Ecole de Nancy

Marie CHABROL¹

L'Art Nouveau est né à la fin du XIX^{ème} siècle et plus précisément en 1893, avec la construction de l'Hôtel Tassel, à Bruxelles, par Victor Horta. Cet immeuble est considéré comme le premier édifice Art Nouveau, tant par la fluidité de son architecture que par son mobilier qui se fait l'écho d'une végétation luxuriante et sauvage. Cette forme artistique est très vite considérée comme un *art total*, notamment par la multiplicité des supports qu'emploieront ses représentants, mais aussi par la conception même des objets qui imposent un «tout Art nouveau» dans les édifices et dans le quotidien.

Si la qualification «Art Nouveau» n'apparaît qu'en 1894, le terme arrive en France en 1895 grâce à Samuel Bing, qui rebaptisera sa boutique du 19 rue Chauchat à Paris, la «Maison de l'Art Nouveau». Néanmoins si les exemples de ce mouvement artistique sont nombreux en France, c'est à Nancy et dans sa région que se retrouve une partie des plus beaux exemples français.

Un peu d'histoire ou pourquoi la Lorraine

La Lorraine connaît une formidable expansion économique durant la dernière moitié du XIX^{ème} siècle. A cette époque, l'avènement important (entre autres) des industries textiles, sidérurgiques et brassicoles contribue à l'enrichissement important de nombreuses familles de la région. L'arrivée du chemin de fer en 1850 et de l'université en 1854 contribue largement à un très fort développement intellectuel, artistique et économique. Enfin, l'annexion après la guerre de 1870 amène, avec l'immigration massive des Alsaciens et des Mosellans fuyant l'annexion allemande, de très importants capitaux financiers à Nancy. C'est l'ensemble de ces raisons, réparties sur la deuxième moitié du XIX^{ème} siècle, qui contribue à expliquer la relance d'activités économiques tournées vers la consommation des familles, telle que l'industrie verrière. Ainsi l'Art Nouveau nancéien trouve ses racines dans une revendication assumée d'un régionalisme marqué par d'importants événements historiques. De nombreuses œuvres d'artisans lorrains annoncent ce mouvement dans les années 1880, soit une dizaine d'années avant une reconnaissance officielle.

Naissance et vie de l'Art Nouveau nancéien

Ce mouvement, profondément local de par son histoire, met à l'honneur le gothique flamboyant mais aussi le rococo. La présence d'un végétalisme exacerbé en est l'une des manifestations les plus connues. La naissance médiatique d'une forme d'art différente des standards académiques issus des Beaux Arts date de 1889, avec l'*Exposition Universelle* de Paris. En effet,

les artistes lorrains y sont particulièrement bien représentés avec la présence de Louis Majorelle, d'Emile Gallé qui y gagne plusieurs médailles (or pour la céramique et argent pour du mobilier) et un grand prix en verrerie, d'Emile Friant qui sera médaillé d'or pour sa peinture et de Victor Prouvé qui gagne une médaille de bronze en peinture également. Quatre ans plus tard, en 1893, on note la première mention d'une école lorraine d'art décoratif. L'année suivante, en 1894, la première exposition *d'Art décoratif et Industriel*, aux Galeries Poirel de Nancy, permet à plus de 70 exposants lorrains de faire reconnaître un savoir-faire régional. En 1900, c'est la consécration avec l'Exposition Universelle de Paris qui récompense une cinquantaine d'artistes lorrains. Enfin, en 1901, 36 artistes parmi lesquels Emile Gallé, Antonin Daum, Louis Majorelle, André Kauffer ou encore Victor Prouvé instaurent l'association loi 1901 «Ecole de Nancy» ou Alliance Provinciale des Industries d'Art : c'est la naissance officielle de l'Ecole de Nancy dont Emile Gallé sera le premier président. En 1903 et 1904, l'Ecole de Nancy expose respectivement à Paris, au *Pavillon de Marsan*, puis à Nancy, aux Galeries Poirel. Cette année verra le décès de son président, Emile Gallé. Le mouvement continuera à vivre encore de nombreuses années jusqu'à l'avènement de l'Art Déco, après la première Guerre Mondiale. L'*Exposition Internationale de l'Est de la France* de 1909 marquera la dernière grande participation de l'Alliance Provinciale des Industries d'Art. A partir de cette date, la production déclinera jusqu'à la première Guerre Mondiale.

Le Musée de l'Ecole de Nancy et le fonds de conservation en bijouterie.

Le Musée de l'Ecole de Nancy est situé à Nancy, rue du Sergent Blandan, dans l'ancienne propriété de la famille d'Eugène Corbin (1867-1952), le plus important mécène et collectionneur du mouvement de l'Alliance Provinciale des Industries d'Art. Directeur des Magasins Réunis, fondés par son père Antoine Corbin, il sollicitera à ce titre à de nombreuses reprises des artistes du mouvement. Collectionneur amoureux de l'Ecole de Nancy, il fera don à la Ville de Nancy d'une collection de plus de 700 pièces, dont de nombreux bijoux, qui sera transférée en 1964 dans l'actuel musée.

Le fonds de conservation en bijouterie est riche d'une cinquantaine de pièces, pour la plupart de très belle facture et en parfait état de conservation. Il rassemble des pièces datant du premier quart du XIX^{ème} siècle jusqu'à la fin de la première moitié du XX^{ème} siècle. Si cinq pièces sont hors période, le reste date très clairement de la fin du XIX^{ème} siècle, du mouvement Art Nouveau et de la période de transition entre Art Nouveau et Art Déco.

¹ ??????????

L'intérêt de l'étude de cette collection vient surtout du fait que la plupart des pièces de la collection n'a jamais été présentée au public. La seule exception concerne les pièces de Victor Prouvé qui ont été exposées lors de l'année de l'École de Nancy en 1999, et en 2008 lors d'une exposition retraçant son œuvre. Une grande partie de ces nombreuses pièces de bijouterie et de joaillerie est révélatrice de la création nancéienne du début du XX^{ème} siècle et il est intéressant de noter que la plupart provient de dons de familles lorraines. L'étude de la collection a permis d'identifier de nombreux fabricants, certains lorrains, d'autres parisiens, et bien sûr d'expertiser les matières premières utilisées, la collection étant riche en pierres gemme.

Commençons la découverte de cette étonnante collection par un ensemble de pièces de bijouterie figurant des rapaces et des chimères. Le musée possède quatre broches, datant de la fin du III^{ème} Empire à 1920 environ, en or jaune, toutes serties d'un diamant monté sur platine. Si l'une des deux broches (en cours d'inventaire-Figure 1) est typique des bijoux Napoléon III, avec la représentation d'un aigle impérial aux ailes déployées, il est courant d'en trouver qui datent aussi des débuts de l'Art Nouveau, voire postérieures.

La deuxième broche (en cours d'inventaire-Figure 2) est plus tardive et reproduit un vautour en attaque. Ces deux pièces se remarquent par la qualité de leur réalisation et le détail apporté à l'exécution du rapace en vol. Elles possèdent deux sertissures

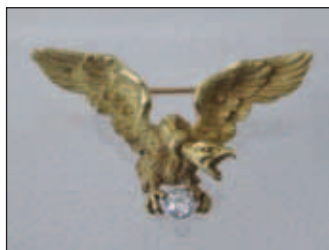


Figure 2

en platine, un serti clos sur les deux diamants brillants ronds de taille ancienne ; le diamant pèse environ 0,15 ct sur la figure 1 et environ 0,80 ct sur la figure 2. Ces deux pièces sont pleines et pèsent donc un poids important, respectivement 14 et 20 g ; à noter les poinçons réglementaires de l'or et du platine situés à l'arrière des ailes et aussi sur les systèmes broches. Éléments intéressants, ces mêmes systèmes se démontent et permettent, par un jeu d'anneaux à l'arrière, de monter ces pièces sur un collier. La broche de la figure 2 est pour nous riche en informations : son poinçon de maître est illisible mais elle est signée GL et possède un numéro de série N°4372. Cette broche, de par la qualité de sa réalisation et la signature, est l'œuvre de Georges Lenfant, bijoutier assez connu, mais c'est surtout le nom de son fils, Jacques, que l'on connaît par son travail de représentation animalière et par un prix qui porte son nom. Renseignement pris auprès de l'inventaire général sur la base de données Thesaurus, Georges Lenfant travaillait 47 rue des Petits-Champs à Paris (dates d'exercice du 22 novembre 1909 au 12 mars 1939). On ne trouve pas le poinçon de maître de G. Lenfant sur la broche mais les lettres TL sur le système broche démontable. Il est fort possible que sa maison ait fait appel à des sous-traitants réguliers pour la fabrication d'éléments divers ou afin de répondre aux nombreuses commandes.



Figure 1

Continuons notre découverte avec les deux broches en or jaune aux créatures fantastiques dont la réalisation est remarquable. Elles sont significatives de certains travaux Art Nouveau, privilégiant des créatures mythologiques ou fantastiques : un élément que l'on oublie souvent et qui pourtant se retrouve dans les pièces de cette époque, on pense par exemple au bestiaire fantastique des pièces de René Lalique. Ces deux broches datent du début du XX^{ème} siècle vers 1900 et sont en cours d'inventaire, néanmoins la broche de la figure 4 (en cours d'inventaire) est gravée d'une date, le 7 septembre 1912. La première broche (Figure 3) représente une espèce de griffon, la deuxième (Figure 4) une créature mi-aigle mi-serpent, peut-être une calandre (créature censée décider de la vie ou la mort d'un malade). Les deux pièces sont serties d'un diamant rond taille ancienne, monté dans des « chatons illusion » à six et huit griffes. Ces deux pièces sont véritablement spectaculaires et sont munies d'éléments broches démontables qui permettaient de les porter sur des colliers. La broche « Griffon » possède un diamant de 0,65 ct environ et un anneau à l'arrière qui devait permettre l'accroche d'une perle ou d'une pampille et pèse 48 g. Quant à la broche « Calandre », elle est sertie d'un diamant de 0,25 ct, pèse 28 g et son poinçon de maître indique le nom du bijoutier en entier mais seules les lettres STRE ou FRES sont en partie lisibles ; elle possède en outre un numéro de série N°7374.



Figure 3



Figure 4

La collection est riche de nombreuses pièces de Victor Prouvé (1858-1943), peintre et artiste décorateur très connu, qui a laissé de nombreux exemples de son art sur de multiples supports et a marqué le mouvement de l'École de Nancy. Son histoire est liée à celle de Charles Rivaud, bijoutier fabricant à Paris, pour lequel il effectuera quelques travaux mais surtout qui, lui, réalisera une grande partie de ses créations bijoux. L'ensemble des pièces de Victor Prouvé ainsi que les créations de Charles Rivaud, conservées au musée, nous viennent du don Corbin, effectué en 1935. Néanmoins, nous ne pourrions ici reproduire les créations de Victor Prouvé, celui-ci étant mort en 1943, elles ne tomberont dans le domaine public qu'en 2013. Nous vous invitons à consulter le catalogue de l'exposition qui retrace son œuvre, édité en 2008 chez Gallimard. Le musée possède donc une collection constituée de broches (La Nuit-en cours d'inventaire, La Gaulle N°570), de boutons de manchettes (N°587/588), de médailles (Commémoration de 1914-1915 N°613) et d'une bague (La Sirène N°565). La bague et les boutons de manchettes nous ont étonnés car ils n'ont pas les poinçons de maîtres et de garantie réglementaires, au contraire des autres pièces de Victor Prouvé. Celui-ci ayant appris à travailler avec Charles Rivaud, l'absence

de poinçons est étonnante chez un artiste de cette envergure et semble indiquer que nous sommes en présence de cadeaux qu'a faits l'artiste à la famille Corbin. Ces pièces, non destinées à la vente, auraient ainsi pu échapper à l'obligation d'être poinçonnées. Le Musée possède en outre deux très jolies pièces de la fabrication de Charles Rivaud, la première est un pendentif en argent embouti et martelé avec sa chaîne en argent (N°628), la deuxième (N°629) est aussi un pendentif en argent embouti et martelé, serti d'une opale noble (Figure 5) avec de très belles irisations, mais malheureusement légèrement fracturée. Sur ces deux pièces, la signature de Rivaud est gravée à l'intérieur : les lettres CR accompagnées d'une pile électrique, son poinçon de maître. Nous possédons l'adresse de son atelier au 6 rue Rambuteau à Paris, ainsi que ses dates d'exercice. Il y a peut-être une anomalie administrative car nous avons une double date d'insculpation : les 24 juin et 17 août 1889. Son activité s'arrête le 24 mai 1924 (date de biffage de l'inventaire général). Les deux pièces grâce à plusieurs anneaux d'accroche pouvaient être portées de différentes façons.



Figure 5

Ainsi que nous l'expliquons au début de cet article, la collection est, entre autres, constituée de dons importants de familles lorraines, comme par exemple celui fait par Melle Ferez en 1979 et en 1985. Elle offre au musée de nombreuses pièces dont deux très belles en platine et diamant (Figures 6 et 7).



Figure 6

Sur la figure 6 (FZ-85-1), une exceptionnelle broche en platine et diamant possède une pierre de centre taille brillant rond ancien d'un poids proche de 2 ct. Cette pièce plus tardive, datant des années 1910-

1920, a malheureusement un poinçon de maître illisible mais un numéro de série N°3133 et pèse 14 g.

Le collier de la figure 7 (FZ-85-2) date de la même époque mais appartient encore à l'esthétique Art nouveau, avec les motifs en ailes. D'un poids de 15 g, il est aussi réalisé en platine avec des diamants et de nombreuses perles fines de bonne taille : les deux poires de 5 mm sont particulièrement belles. Ce collier, entièrement mobile, est très agréable à porter.



Figure 7

Sur ces deux pièces, le travail de joaillerie est particulièrement bien exécuté. Avant de vous parler des pièces Art nouveau, données au Musée par Melle Ferez, un peu d'histoire s'impose : Qui est Melle Ferez ? Elle est la descendante de l'ébéniste sculpteur Justin Ferrez (1870-1920) qui travailla beaucoup

avec d'autres artistes de l'École de Nancy et qui exécutera particulièrement des modèles fournis par Jacques Gruber (peintre verrier, 1870-1936). Elle fait don d'une paire de boutons de manchettes en or, non signés, représentant du gui (Figure 8-FZ79-4) reposant dans un écrin de la Maison Lava (Maison située rue Saint-Dizier, aujourd'hui fermée) fort célèbre à Nancy, en particulier pour ses colliers de perles fines.

Elle fait aussi don d'une très belle bague signée, fin Art Nouveau, en or jaune d'un poids de 3,27 g, représentant un bouquet dans un vase, en émail et surtout avec des perles fines de 2,5mm, blanches et de couleur pourpre et gris. Le poinçon de maître et la gravure, son nom entier surmontant un outil de



Figure 8

modeleur, permettent d'identifier Henri Dubret. Il est enregistré du 2 août 1902 au 22 mars 1907 comme orfèvre sculpteur, puis à partir du 22 mars 1907 comme fabricant bijoutier et enfin à partir du 1^{er} mars 1915 comme éditeur de médailles en métal doré. Son adresse ne variera pas, il exerce au 1 rue

d'Hauteville à Paris dans le 10^e arrondissement. Son travail est particulièrement connu dans les salles des ventes où il est très bien coté. Son travail de création durant l'Art Nouveau est très riche en détails, émaux, pierres. L'une de ces pièces est conservée au Musée d'Orsay.

La collection est riche de très nombreuses bagues, pour la plupart en cours d'inventaire (pas de numéro cité), dont trois très belles bagues de jeune fille (Figures 9 et 10).

Sur la figure 9, on peut voir une bague en or jaune, émail et perles fines blanches de 2 mm chacune, malheureusement non signée et d'un poids de 4 g. Le travail de l'émaillage est vraiment très intéressant sur cette pièce, en particulier grâce à un double émaillage à la poudre d'or figurant des volutes.



Figure 9

La figure 10 (WR-11) montre une bague en or jaune, émail plique à jour et diamants taille rose. Elle fait partie de l'important don de Mme Weisseburger en 1973, dont nous évoquerons plusieurs pièces. Cette bague, malheureusement non signée et avec un poinçon de maître illisible, pèse 8 g. C'est une très jolie



Figure 10

pièce, particulièrement typique des pièces de cette époque. Les trois diamants sont des tailles rose de 1 mm environ.

Le musée possède aussi une très belle bague (Figure 11) dite «aux béliers». Cette pièce n'est pas clairement significative du style Art Nouveau, néanmoins on retrouve à cette époque des pièces animalières très travaillées. Le poinçon de maître est illisible et il est donc impossible d'avoir une idée de la date de réalisation. Nous pensons que cette bague date du début du XX^{ème} siècle, mais peut-être est-elle plus tardive vers 1910-1920. La collection se complète d'une pièce en argent, perles fines et grenat pyralidin (Figure 12). Les perles fines de 2 mm sont de forme bouton, le grenat, 13x15 mm, montre les inclusions caractéristiques de ce type de pierres, aiguilles et cristaux roulés. Le travail de la bague nous permet de la dater vers 1890 et la taille du grenat en particulier évoque le travail de Perpignan, mais nous n'avons aucune certitude sur la fabrication de cette pièce.



Figure 11



Figure 12



Figure 13

Une très jolie bague Art Nouveau (Figure 13), en or jaune et argent de 10 g, est sertie d'un très beau cabochon d'opale noble de 8 mm avec des feux intenses, ainsi que de 18 diamants taille ancienne dont deux de 0,15 ct environ. La bague serpent (Figure 14), en or jaune de 12 g, est sertie d'un joli petit saphir de 6x4 mm d'un bleu prononcé montrant des inclusions typiques (zones de colorations droites, ailes de papillon) et de deux petits rubis synthétiques de 1 mm environ pour les yeux. Elle est sertie de 40 diamants taille ancienne et diverses (rose, taille XVIII^{ème}) témoignant vraisemblablement d'un réemploi pour la fabrication de cette pièce. Ces deux pièces Art Nouveau témoignent d'un travail de joaillerie important et de belle facture et d'une fabrication parfaitement maîtrisée particulièrement par les mises à jour finement exécutées et encore polies. Parmi les pièces, on note aussi une bague ancienne en or jaune (Figure 15) avec la mention 18 kt, représentant un dragon chinois, datant vraisemblablement du début XX^{ème}, dont le poinçon de fabricant «KYYUN» se retrouve sur des ouvrages asiatiques anciens.



Figure 14



Figure 17

Le musée possède par ailleurs une bague en or jaune et platine (Figure 16), datant de la transition entre Art Nouveau et Art Déco, pour laquelle on retrouve encore un motif ombellifère, cher à l'Art Nouveau. Cette bague, qui pèse 6 g, est sertie de 12 diamants ronds taille ancienne de 0,15 ct environ. Malheureusement non signée, nous ne pouvons pas en savoir beaucoup plus sur cette pièce.

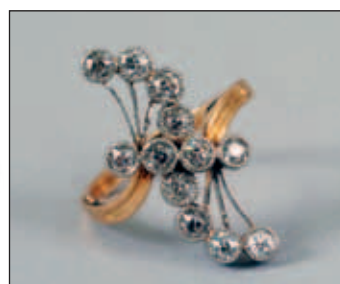


Figure 16



Figure 15

Revenons maintenant au don Weisseburger de 1973. Mme Weisseburger est la descendante de Lucien Weisseburger (1860-1929), architecte réputé et prolifique de la région Lorraine, qui, après des études à l'Ecole des Beaux-Arts de Paris, revient dans sa ville où il intègre l'Ecole de Nancy dès sa création en 1901. Plusieurs bâtiments de sa conception et de cette époque y sont encore visibles.

Les pièces données par sa descendante sont intéressantes (nous avons déjà évoqué la bague WR11, figure 10) : la broche en argent WR-9 (Figure 17) nous permet de faire référence à André Kauffer, petit-fils de Ferdinand Kauffer (1782-1856), broche exécutée d'après les esquisses de L. Weisseburger. Ses anneaux à l'arrière permettent de la porter comme élément central d'un collier et son motif «pomme de pin» a été très utilisé à cette époque ; elle est sertie d'une pierre verte taille poire, identifiée à l'origine comme une tourmaline verte : il n'en est rien, puisque sa structure cristalline ainsi que la présence de bulles nous ont permis d'identifier un verre taillé de fabrication allemande. A cette époque, les usines de la région de Pforzheim parmi d'autres, fournissent des verres taillés de grande qualité qui permettent d'imiter les pierres gemme. La pièce pèse 11 g et est poinçon-

née AK dans un losange, avec comme symbole une croix de Lorraine, poinçon de l'orfèvre André Kauffer (1867-1920) qui exerça à Nancy au 40 rue Saint-Dizier, surnommée à l'époque Rue des Orfèvres. Il sera l'unique joaillier de l'Alliance Provinciale des Industries d'Art.

D'André Kauffer, le musée possède aussi un pic à cravate dans son écrin d'origine pesant 3 g ; non poinçonné, il semble néanmoins être en argent et or, bien que le métal soit très fortement oxydé. Il représente une libellule. Dans la donation, on note un élément coulissant (Figure 18 -WR12) en or jaune, émail et opale de forme cabochon cœur, qui n'est pas abîmée et présente de jolies irisations. Cet élément, incomplet,

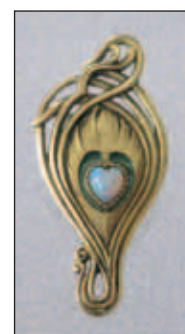


Figure 18



Figure 19

provient certainement d'un collier ou d'une chaîne de montre et servait peut-être tout simplement à fixer des rubans de cou, mais son motif et son exécution sont typiques de l'Art Nouveau. Le musée possède en outre des broches en argent sans pierre de chez Kauffer qu'il n'a pas été possible d'étudier, car conservées actuellement hors du musée.

J'en reviens à présent au don Corbin de 1935, dans lequel figurent deux pièces de Victor Guillaume (1880-1942), peintre et sculpteur lorrain né à Tantonville, très peu connu si ce n'est des connaisseurs du mouvement de l'École de Nancy. Il vivra surtout grâce au mécénat d'Eugène Corbin et participera aux expositions organisées par V. Prouvé. On lui doit une partie des ornements de la façade de l'Excelsior à Nancy. Son travail en bijouterie est inconnu, le musée possède une bague en argent et agate verte teintée, cabochon rond de 10 mm pesant 11 g et un très beau collier en argent de 76 g serti de quatre malachites (Figure 19 - en cours d'inventaire). Le collier est gravé Victor Guillaume, 1911. Ces deux pièces ont été réalisées par la même maison dont le poinçon est MR entourant à priori deux outils ou un outil et un os qui se croisent. Nous n'avons pas pu identifier ce poinçon, mais d'après les annuaires de la CCI de l'époque, peu d'orfèvres ont un nom de famille commençant par un R : ces deux pièces proviennent peut-être de la maison Reiser ou Rollin.

La collection est aussi riche d'un collier de style Art Nouveau en argent et turquoise, réalisé à Paris (Figure 20 - en cours d'inventaire). On note sur cette pièce de 20 g environ une réparation grossière sur les chaînes, mais le pendentif d'origine, lui, n'a pas souffert. La turquoise, à priori d'une belle qualité, montre en fait des signes évidents de teinture et d'une stabilisation ancienne à base de cire. Ce collier a le poinçon de la Maison Grange : Fernand Grange, fabricant bijoutier ayant travaillé du 16 avril 1909 au 8 février 1961, 7 rue de la Douane à Paris (rue du 10^e arrondissement qui n'existe plus et s'appelle aujourd'hui rue Léon-Jouhaux), surtout connu pour ses réalisations en dinanderie et orfèvrerie, fortement cotées.

Parmi les pièces, on trouve une broche émaillée en or jaune typique de cette époque : elle représente des iris et possède un très bel émaillage de différentes couleurs entre autres vert et pourpre. Pleine et d'un poids de 20 g, elle est très finement exécutée et de très belle facture. Elle possède un système broche démontable et, comme l'ensemble des broches de la collection, pouvait être montée sur un collier.

Son poinçon, lisible (C.C et une clé), nous permet d'identifier Camille Clément, bijoutier fabricant à façon, installé du 31 janvier 1898 au 11 février 1910 au 7 boulevard Saint-Denis à Paris. Le musée possède deux pièces florales représentant des roses, du début du XX^{ème} siècle. L'une est une broche signée L'excellent, dont le travail de bijouterie est très fin. Nous n'avons que



Figure 20

très peu d'informations sur L. L'excellent, bijoutier orfèvre à Nancy entre la fin du XIX^{ème} siècle et le début du XX^{ème} siècle. L'autre broche en argent est une fabrication de Jules Déon (1880-1956). Ce bijoutier

dont l'atelier est installé dans un premier temps aux Magasins Réunis d'Eugène Corbin en 1907, s'installera par la suite à son compte en 1910. Il est connu pour avoir une production de pièces aux décors très travaillés de plantes et de fleurs.

On note dans cette collection une pièce particulièrement exceptionnelle. Le musée possède ainsi une broche libellule (Figure 21) dont la tête est montée en trembleuse et les quatre ailes articulées. Cette pièce, d'une taille importante de près de 10 cm, est sertie de plus de 170 diamants de tailles diverses (dont taille rose sur les ailes et taille brillant ancienne pour le corps et la tête avec un diamant d'environ 0,15 ct). Cette broche, de près de 25 g, possède un émaillage plique à jour remarquable, bien que très légèrement abîmé. Le poinçon de maître n'est pas très lisible, mais permet de déterminer les lettres GL ou CL. On note néanmoins un petit accident, une perle ou une pampille pouvait s'accrocher en bas du corps. Attribuée à Lalique dans un premier temps, elle n'est certes pas signée et n'en présente pas les poinçons. Elle restera anonyme. C'est l'une des pièces les plus spectaculaires de la collection et c'est une vraie chance de pouvoir la manipuler et l'étudier.

Nous finissons l'étude de cette riche, importante et éclectique collection par le don fait en 1969 par Mme Réal-Gauthier, descendante de Camille Gauthier (1870-1963) propriétaire de la Maison Gauthier-Poinsignon. Ébéniste de l'École de Nancy, il figure dans le comité directeur de l'association et fut formé chez Louis Majorelle. Le don de Mme Réal-Gauthier consiste en huit pièces en bois et pâtes de verres. Les pièces RL 1/1-6 sont des études de bagues réalisées en bois de mirabellier sur lesquelles sont collés des cabochons ovales divers en verre italien à paillettes d'argent et verre allemand. Les couleurs choisies sont proches de pierres existantes : opale, améthyste, turquoise, lapis-lazuli. Les pièces RL2/1-2 sont deux études de pics à cravates, toujours en bois de mirabellier et pâte de verre. Camille Gauthier n'a jamais réalisé de bijoux, peut-être a-t-il exécuté ses études pour le compte d'un bijoutier de la région. Nous n'avons pas plus d'information sur ces pièces typiquement École de Nancy. Elles sont néanmoins très belles à voir, réalisées à l'échelle d'une main et figurent donc les volumes de pièces finies. Le bois est poli et la finition impeccable, tout du moins sur les éléments en bois.

La collection du Musée de l'École de Nancy est véritablement intéressante car elle est diversifiée et variée. Elle apporte un éclairage intéressant sur le bijou en Lorraine à cette époque. Certaines pièces n'ont pas été traitées car trop communes, telle une broche jaspe du début du XIX^{ème} siècle, ou peu intéressantes esthétiquement. Nous espérons que cet ensemble de pièces sera un jour exposé au grand public et remercions le Musée de l'École de Nancy pour son accueil lors de l'étude de son fonds de conservation en bijouterie. ■

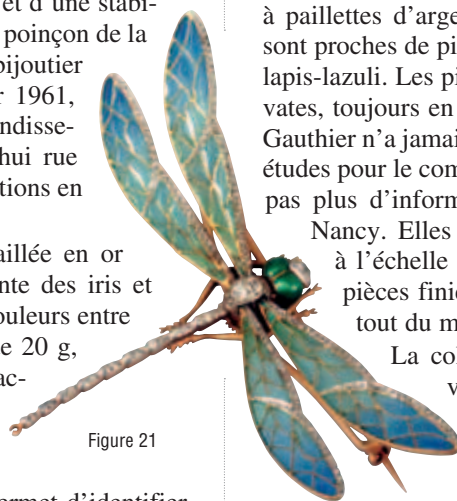


Figure 21